



#### Jour 2 De Stone Town à Mkokotoni

Zanzibar est une petite île d'à peine cent kilomètres de long et de trente à quarante de large. Les routes sont belles, les policiers retors et corrompus et la circulation très faible. Les limites de vitesse sont fixées par les policiers qui vous arrêtent pour se faire de l'argent de poche et vous roulez toujours trop vite et payez toujours trop cher l'amende qui pend au bout de votre nez de touriste. Au début on paie, ensuite on discute ou on se fâche, la dernière solution est réservée aux esprits aventureux ou aux touristes désœuvrés souhaitant accomplir quelques tâches administratives avant de sortir des billets verts.

De Stone Town à Mkokotoni, nous retrouvons une pluie d'été quoi qu'on soit en novembre. Nos arrêts ont un double objectif: mettre un terme provisoire à la douche tiède et visiter les petits villages de campagne ou de bord de mer qu'on traverse. Peu à peu, on s'imprègne de l'atmosphère particulière de l'île, originale par rapport à l'autre partie de la Tanzanie sur le continent: musulmane, elle tourne le dos à la Tanzanie chrétienne de l'Afrique. Les visages et les



silhouettes sont métissés et, comme le veut un cliché, aussi sombres que beaux. Les sultans, les chefs de guerre de l'océan indien, les conquistadors anglais, les immigrés indiens contre leur gré, les pirates d'Oman et de bien d'autres lieux de bourlingue se sont retrouvés ici, se sont aimés, et ont engendré. On tâte le terrain avec discrétion: on parle anglais en ville mais pas très bien dans la campagne, on n'ose à peine sortir l'appareil photo, les femmes semblent farouches et les regards que nous jettent certains malabars nous découragent de toute tentative de portrait. On étudie comment les gens réagissent à votre présence, comment ils acceptent ou non l'invasion des amateurs de soleil et l'intrusion de leur instrument de torture préféré, un objet noir de métal et de verre qui vole leur image. On reste discret et respectueux. C'est mieux.

Arrivés trempés dans un hameau, l'école coranique nous attire par ses chants et les sourates récitées par des dizaines de voix enfantines. On se retrouve presque au temps de Stanley et Livingstone dans un village de maisons aux murs de terre. L'école est composée de plusieurs classes de torchis comprenant plus de cinquante élèves chacune. Notre arrivée provoque des remous dans la foule des enfants qui sortent des classes pour se faire tirer le portrait.



Ceux-ci sont aussi beaux qu'on peut l'être quand on est enfant. Beaucoup sont une caricature d'enfants métis ou pur sucre africains qui piaillent et jacassent comme des pies formant un brouhaha qui fait oublier Mahomet et les autres prophètes. Il n'est pas si facile de les prendre en photo, il faut profiter de l'effet de surprise, surtout en ce qui concerne les filles dont l'attitude vérifie l'adage qui veut qu'on se cache dès qu'un objectif apparaît. Sauf pour celle qui, perdue dans ses pensées, laisse la gouttière lui rafraîchir le visage.



La pluie a détrempé les salles de classe et l'école a un air triste et désolé. Les sandales jonchent le sol de pièces qui ont plutôt l'air d'une prison. En revanche, la bande originale des psalmodies diverses, le film des regards entrevus, des courses effrénées dans la cour me rappellent l'atmosphère extraordinairement exotique de « Coup de torchon » de Tavernier. Tout au long du voyage, la justesse de l'évocation du cinéaste reviendra en de multiples endroits me tarauder de cette impression de déjà vu. On ne dira jamais assez que ce film est un chef-d'œuvre.



Le soleil fait son apparition alors que nous songeons à poursuivre notre chemin vers la côte où nous savons qu'un village de pêcheurs se niche au coin d'une anse.



Nous arrivons à Mkokotoni pour tirer le portrait d'un des « bad boys » de la plage. Un look d'enfer, une coiffure de rappeur de Barbès et une gentillesse de grand adolescent qui vient de terminer sa sieste.



La plage est immense, jonchée de « dhows » indiens dont la forme évoque les bateaux des années trente. Les pêcheurs partent dans l'après-midi pour revenir au petit matin. Avec les poissons de cet océan là, on ne crève pas de faim si on sait naviguer vers les bons coins sans rechigner à l'effort physique que le métier exige. Comme dans tout l'hémisphère sud, le soleil se couche de bonne heure et la nuit tombe doucement alors que nous rejoignons Stone Town, notre capitale-village de vingt mille habitants qui jouxte la ville nouvelle de quatre cent mille. Et nous sommes très fiers de nous d'avoir retrouvé l'hôtel...